

donner satisfaction aux deux jeunes gens, leur ordonnait aussi de cesser une lutte de courtoisie que la jeune fille n'encourageait pas. M. du Breuil, de son côté, commençait à reconnaître que les choses allaient trop loin. Il conduisit ses hôtes et sa fille sur la terrasse, et se mit à les entretenir d'agriculture, calmant efficace, comme on sait, surtout quand on parle seul et qu'on n'a pas de contradicteurs. Mais les deux jeunes gens, tout à fait pacifiés en apparence, ne cherchaient en réalité qu'une occasion de s'expliquer. Ils profitèrent des hasards de la promenade le plus vite possible, et Frédéric glissa ces mots à l'oreille de Paul :

— Paul, j'ai à causer avec vous.

— Vous prévenez mes dévies, répondit Paul rapidement et à voix basse. Je n'ai pas cru devoir obéir tout à l'heure aux ordres de mademoiselle du Breuil, mais il me tarde de me mettre aux vôtres.

— A mes ordres ! dit Frédéric en le regardant fixement. Soit ! nous partirons ensemble, voulez-vous ?

— C'est convenu.

Ce court dialogue terminé, les deux jeunes gens parurent plus tranquilles. La certitude d'une explication prochaine effaça de leurs traits toute expression agressive et communiqua à Frédéric aussi bien qu'à Paul un grand libre d'esprit, une sorte d'enjouement. Valentine, rassurée d'abord, ne conçut de nouvelles appréhensions qu'en voyant Paul se disposer à accompagner Frédéric, lorsque celui-ci prit congé.

— Vous nous quittez ? dit-elle tout bas.

— Oui, répondit Paul en souriant et d'un ton fort naturel, Frédéric Mallet a été si aimable pour vous que je ne saurais trop l'en remercier en particulier.

Dès qu'ils furent hors de portée de la vue, les deux jeunes gens s'arrêtèrent simultanément.

— Cette rupture n'est donc pas vraie ? dit Frédéric.

— Elle était vraie quand je vous l'ai racontée ; elle ne l'est plus à présent.

— J'en suis fâché pour nous deux. Je n'aurais pas été sur vos brisées. Croyant, d'après votre propre aveu, mademoiselle du Breuil libre, je suis venu, et je ne m'en suis pas caché devant vous, lui adresser mes hommages. Je ne me retirerais pas par la raison qu'il vous a plu de vous réconcilier.

— Des hommages à une jeune fille que j'aime ! Vous ne ferez pas cela, Frédéric !

— Pourquoi non ? Voilà bien de la fatuité de votre part. Chacun pour soi, l'amour pour tous !

— Vous me comprenez mal. Je n'ai point de fatuité. Je veux dire seulement que mademoiselle du Breuil ne peut prendre d'engagements envers vous, puisqu'elle en a pris envers moi.

— C'est ce que nous verrons.

Frédéric prononça ces mots d'un ton froid et ferme. Paul resta un instant comme anéanti. Il venait de voir Frédéric essayant de plaire à Valentine, et dans l'ardeur d'un premier mouvement, il s'était senti prêt à écraser son rival, à lui sauter au visage, à protéger, à défendre ses amours. Cet élan involontaire et naturel était fort apaisé depuis que le danger était passé, et une réaction de profonde tristesse s'opérait en Paul depuis qu'il se trouvait seul en face de ce jeune homme dont il avait à combattre les prétentions et dont il était l'obligé. Fort de l'avantage de sa position, Frédéric envisageait Paul froidement, en le bravant du geste et du regard. Ecrasé par les difficultés qu'il s'était créées, Paul com-